

JEAN-MARIE CATONNÉ

Romain Gary

DE WILNO À LA RUE DU BAC

SOLIN
ACTES SUD

J'ai toujours rêvé d'être Romain Gary et c'est impossible.

ROMAIN GARY

Moi aussi j'aurais voulu être quelqu'un d'autre, j'aurais voulu être moi-même.

ÉMILE AJAR

SOMMAIRE

I. ROMAIN KACEW OU L'IMPROBABLE ORIGINE 1914-1939	11
Chapitre 1 : Une géographie incertaine	13
Chapitre 2 : Fils absolument unique	21
Chapitre 3 : Juif, sauce tartare	33
Chapitre 4 : Les autres Je	49
II. DE GAULLE OU L'ILLUSION D'ÊTRE LA FRANCE 1940-1960.....	59
Chapitre 1 : Le blouson de cuir	61
Chapitre 2 : De Gaulle, premier défenseur des éléphants.....	79
Chapitre 3 : Le refus du réel	91
Chapitre 4 : Manque de diplomatie.....	101
Chapitre 5 : Indéracinable humanisme.....	117
III. JEAN SEBERG OU L'EXISTENCE COUPABLE 1960-1972	133
Chapitre 1 : Incertain sourire	135
Chapitre 2 : <i>La Comédie américaine</i>	151
Chapitre 3 : <i>Frère Océan</i>	165
Chapitre 4 : Décombres d'un amour fou	183
Chapitre 5 : Déchirures	189
IV. ÉMILE AJAR OU LA NÉGATION DE L'AUTRE 1973-1980.....	199
Chapitre 1 : Dédoublément	201
Chapitre 2 : La nuit agitée.....	217
Chapitre 3 : Imposture	235
Chapitre 4 : La vie derrière soi.....	247
V. ROMAIN GARY OU LA VIE POSTHUME	267
Chapitre 1 : Une autre image.....	269
Chapitre 2 : Renaissance	277
<i>Bibliographies / Filmographies</i>	285
<i>Index des œuvres et thèmes traités</i>	289

I
ROMAIN KACEW
OU
L'IMPROBABLE ORIGINE
1914-1939

UNE GÉOGRAPHIE INCERTAINE

Wilno – Russe ou polonais ? – Nice – Lituanie

WILNO

Romain Gary est né en Lituanie, à Wilno, aujourd’hui Vilnius, le 8 mai 1914 selon le calendrier julien, et non à Moscou comme on l’écrit encore. Ce point d’histoire serait sans importance si lui-même n’avait changé de lieu de naissance au gré des circonstances. Gary naît le plus souvent, c’est vrai, à Wilno, mais ses notices biographiques donnent la préférence à Moscou, et il lui arrive aussi de naître en France, à Nice, ou aux environs de Koursk, toujours en Russie mais avec des parents français cette fois ! A l’occasion de son prix Goncourt pour *Les Racines du ciel*, il déclare aux journalistes être “né dans une gare de la frontière russo-polonaise, à l’arrêt du train venant de Crimée, pendant la révolution russe¹”. Ses variations délibérées², comme si tous les papiers administratifs étaient des faux, témoignent d’une identité multiple, origines contradictoires qui lui permettent de se rêver autre, de s’oublier lui-même, la ville de Wilno changeant également d’appartenance et de dénomination lors des conflits qui opposent la Russie, l’Allemagne et la Pologne.

Gary est donc né russe, ce qu’il n’omet jamais de mentionner, puisque Wilno fait partie de l’Empire russe depuis le XVIII^e siècle. La langue officielle en est le russe. Russe et juif, premier déchirement. La ville est ensuite occupée par les troupes allemandes en 1915 mais Romain et sa mère ont déjà quitté la Lituanie, évacués vers l’intérieur.

L’armistice de Brest-Litovsk avec l’Allemagne, en 1917, ne met pas fin à l’état de guerre. Russes et Polonais s’affrontent âprement

1. *Les Nouvelles littéraires*, 27 décembre 1956.

2. Myriam Anissimov, *Romain Gary, le caméléon*, “Folio”, Annexe I, p. 915 sq.

pour la délimitation de leurs frontières. En 1918, une Lituanie indépendante est reconnue par le pouvoir soviétique et voilà Gary né non plus à Wilno mais à Vilnius. En 1920, à la suite d'un coup de force militaire, la Lituanie devient polonaise. La capitale est Varsovie. Gary naît alors vraiment à Wilno qu'il a raison d'orthographe ainsi, à la polonaise.

Ces changements d'appartenance auraient pu l'inciter à revendiquer le seul point d'ancrage qui n'eût pas changé dans cette géographie incertaine : son identité juive. Vilné, en yiddish, la "Jérusalem de Lituanie", comprend une très importante communauté juive. Il n'en sera rien. Gary revendiquera très souvent son origine russe, qui a peu duré, de préférence à la lituanienne, effaçant la ville de son père et du milieu juif de son enfance pour s'inventer une parenté paternelle du côté de la Mongolie qui offre l'avantage d'être "extérieure".

En France, dans les années 1930, son lieu natal devient Nice qu'il inscrit sur tous ses papiers militaires. Origine usurpée qui l'authentifie comme Français en l'arrachant à une origine obscure. Pourtant Wilno, son lieu *réel* de naissance, avait tout, dans sa toponymie changeante, Vilna, Wilna, Vilnius, Wilno, pour satisfaire son imaginaire mais restait trop lié à un enracinement qu'avec sa mère ils voulaient oublier.

RUSSE OU POLONAIS ?

Gary s'est toujours dit d'origine russe. Il éprouve une sympathie immédiate pour cette civilisation, sympathie affective sans rapport avec le monde soviétique. Il gardera de bons souvenirs de son premier poste diplomatique en Bulgarie à Sofia, dans un environnement pourtant peu hollywoodien. Sur une photo, on le voit posant avec Lesley Blanch, sa première femme, elle-même très slavophile, costumés à l'orientale. Dans *La Promesse de l'aube*, il insiste sur son faible pour les concombres à la russe, témoin culinaire de sa jeunesse disparue.

Profondément influencé par la littérature slave et les conteurs orientaux dont la folie, l'irrationalisme l'inspirent, il se reconnaît dans la tradition du grand roman russe du XIX^e siècle, des romans qui racontent des histoires. Il apprécie Gogol, son regard distancié, sarcastique sur la société. Il se sentira proche de Joseph Kessel, comme lui d'origine russe, dont les récits d'aventures sont balayés

1. Cf. *Adieu Gary Cooper*.

par le vent de la steppe. Esthétique baroque, exotique, loin des canons de l'art classique. Les racines culturelles de Gary ont leur source dans un monde étranger à notre clarté rationnelle, jouant beaucoup sur l'émotivité. Hypertrophie affective, sensiblerie souvent larmoyante typique, dit-on, de l'âme slave. Il y a un côté violon tzigane dans son œuvre.

Pourquoi cette préférence russe ? Certes, il parle russe avec sa mère mais sans doute est-il plus flatteur de se dire sujet de l'Empire, de la Grande Russie qui étend ses racines jusqu'en Asie, que d'une nation ballottée dans des frontières éphémères. Il n'a pas de très bons souvenirs de la Pologne, qu'il décrit comme une patrie de transit. Et puis, c'est l'aristocratie russe et le prolétariat polonais qui débarquent en France dans les années 1920. Entre les deux origines, le choix est vite fait. Sa mère et lui choisissent Nice, sur la Riviera, avec les Russes blancs.

Il ne découvrira son origine polonaise qu'en 1966, lors de sa visite du ghetto de Varsovie¹, mais c'est alors pour se sentir plus juif que polonais. Il faudra l'apaisement de son dernier roman, *Les Cerfs-Volants*, pour que l'image de la Pologne cesse d'être négative.

Pourtant, Gary est en fait plus polonais que russe. Cette nationalité fut longtemps la sienne avant de devenir française par naturalisation le 14 juillet 1935. Les paysages de son enfance, Wilno et Varsovie sont polonais, comme en témoignent *Education européenne* et *La Promesse de l'aube*. Il écrit ses premiers poèmes en polonais, "une très belle langue", et Mickiewicz est un de ses poètes préférés. Après sa venue en France, il retournera au moins une fois en Pologne où il retrouve son père. De la Russie, il ne connaît pas grand-chose. Lui et sa mère firent partie de ces populations déplacées durant la Première Guerre mondiale et on ignore pratiquement tout de ce séjour en Russie. Gary n'en a jamais parlé, sauf à inventer pour sa mère une hypothétique carrière de comédienne moscovite. Autre affabulation qui les éloigne de Wilno.

Gary est ainsi un de nos écrivains les plus cosmopolites. Ses origines mélangées, son expérience du monde, que la guerre et son métier de diplomate ont confronté aux pires réalités, l'ont délivré des lorgnettes hexagonales. Dans le milieu littéraire franco-français,

1. *La Danse de Gengis Cohn*, p. 351-353. Sauf indication contraire, toutes les références à l'œuvre de Gary renvoient à la collection "Folio".

il est un écrivain atypique. “Je plonge toutes mes racines littéraires dans mon «métissage», je suis un bâtard¹.”

A l’approche de la cinquantaine, il aura vécu plus de trente années en dehors de la France. Pas étonnant que, après *Tulipe*, il ait été un moment intéressé – quitte à s’en démarquer ensuite – par la campagne de Garry Davies qui se voulait citoyen du monde. La planète est la terre des hommes. L’humanité, notre maison.

Cette capacité d’assimilation, synthèse de cultures slave, française, anglo-saxonne, juive, lui “semble constituer l’originalité de [son] œuvre, son unité²”. Et de rappeler l’histoire d’un caméléon : “On le met sur un tapis bleu, il devient bleu ; on le met sur un tapis jaune, il devient jaune ; on le met sur un tapis rouge, il devient rouge ; on le met sur un tapis écossais, il devient fou. Moi je ne suis pas devenu fou, je suis devenu écrivain. Ma première couleur a été la Russie”, puis la Pologne, puis la France... “Voilà. Je suis le caméléon qui n’a pas explosé³.”

Il s’affirmera cependant toujours farouchement français conformément au credo gaulliste qui perpétue le rêve de sa mère. Il n’y a pas de contradiction. Son cosmopolitisme est culturel, sans dimension politique ou internationaliste. Gary ne croit pas à une société sans État, sans patrie, livrée à l’utopie anarchiste ou dominée par une caricature de souveraineté comme l’ONU. Gary opposera un peu schématiquement patriotisme et nationalisme. Le patriotisme, écrit-il dans *Les Cerfs-Volants*, c’est l’amour des siens, le nationalisme, la haine des autres. Il se sent patriote français, aimant la France telle qu’il la rêve, ne manquant jamais de dénoncer le cancer du nationalisme.

Combien de langues parle-t-il ? Le français évidemment, langue dans laquelle il fit ses études secondaires au lycée de Nice pour devenir rapidement un des meilleurs élèves de la classe.

Il parle couramment le russe, sa langue maternelle, et le polonais, langue dans laquelle il commença sa scolarité à Varsovie. Porte-parole de la délégation française à l’ONU où son don pour les langues fait florès, il intrigue, voire inquiète les délégations occidentales en s’entretenant sans traducteur avec les diplomates du monde communiste.

1. *La nuit sera calme*, p. 258.

2. Entretien avec Jérôme Le Thor, “Romain Gary ou le nouveau romantisme”, dossier ajouté à *Clair de femme*, Librairie Jules Tallandier, mai 1977.

3. Caroline Monney, “Vingt questions à Romain Gary”, dossier ajouté à *Charge d’âme*, Librairie Jules Tallandier, février 1978.

L'anglais qu'il ignore en arrivant à Londres en 1940 devient sa langue conjugale avec sa première épouse Lesley Blanch, puis Jean Seberg. L'anglais n'est pas seulement un outil de communication mais une langue littéraire. Il écrira directement en anglais plusieurs romans dont il donne la version française souvent plus tard. On peut ainsi parler d'écrivain franco-américain, ce que confirme le succès qu'eurent ses romans aux États-Unis.

Ses papiers militaires précisent qu'il parle correctement l'allemand qu'il a appris au lycée.

Le bruit court au moment des *Racines du ciel* qu'il parle sept langues. Il faut donc ajouter le bulgare pratiqué à Sofia et le yiddish de son enfance.

Séjournant souvent à Majorque où il possède une villa, il confie son fils à une gouvernante espagnole qui l'élève dans sa propre langue. Gary comprend ainsi l'espagnol et, paraît-il, un peu l'italien.

Peu importe le nombre exact de ces langues. L'essentiel est cette étonnante capacité d'appropriation des langues vivantes, loin des études gréco-latines.

NICE

Si ses souvenirs d'enfance sont polonais, ceux de l'adolescence ont pour cadre Nice où il vit avec sa mère à partir de 1928, années essentielles avant d'aller poursuivre ses études de droit à Paris.

Gary aime la mer. S'y baigner, bronzer, s'isoler, un rituel qui ponctue sa vie depuis leur arrivée sur la Côte. Nice est le territoire de son adolescence avec le lycée Masséna, le deux-pièces de l'avenue Shakespeare, l'hôtel Negresco, la cathédrale russe Saint-Nicolas, le quartier de la Buffa, l'hôtel-pension Mermonts que gère sa mère. Et aussi le front de mer, les filles, la baie des Anges. Ses premières émotions d'apatride y trouvent leur décor. Naturalisé niçois avant de devenir français. Il le répétera souvent. Il n'y a pas lieu de s'étonner si le héros de *L'Angoisse du roi Salomon*, à la fin du roman, part pour Nice avec Mlle Cora "dans un appartement avec vue sur la mer"¹, tel un "vieillard qui retourne à la source première"², renouant ainsi avec les racines de Romain Kacew.

Nice est aussi la ville d'Ajax, citée sept fois dans *La Vie devant soi*, neuf fois dans *Pseudo*, vingt-deux fois dans *L'Angoisse du roi Salomon*,

1. *L'Angoisse du roi Salomon*, p. 342.

2. *Ibid.*, p. 349.

comme si l'adolescence passée se faisait de plus en plus insistante.

La première partie des *Couleurs du jour* (1952) s'intitulait "Bleu : la baie des Anges". Le roman a pour cadre le carnaval de Nice et les collines de Roquebrune-Cap-Martin où Gary achète, en 1950, une maison avec une sorte de donjon dominant la mer, dans ce vieux village haut perché qui surplombe un paysage de carte postale. Gary n'aura de cesse de reconstituer ce décor à Puerto de Andraitx dans l'île de Majorque, après avoir laissé Roquebrune à sa première épouse, non sans y avoir emmené Jean Seberg où ils se font photographier, retour aux sources, depuis la terrasse panoramique.

Gary n'oubliera jamais Nice, ce coin de terre ouvert sur la mer très loin de cette plage péruvienne où les oiseaux vont mourir.

À sa mort, selon son vœu, ses cendres seront dispersées dans la Méditerranée, face à Roquebrune-Cap-Martin.

La mer, de même que la steppe de son hypothétique parenté cosaque, symbolisait la vie diverse, ouvrant des horizons à perte de vue, aux dimensions infinies de son frère l'Océan.

La géographie garyenne a ainsi été très tôt bousculée par l'Histoire, brouillant les noms, émiettant les identités, récusant le ghetto natal. Cette identité mélangée, souvent contradictoire, est le produit d'un siècle de guerres et de génocides. Seules les dernières années l'ancrent rue du Bac où il s'affirmera "bacquiste", citoyen de la rue du Bac !

LITUANIE

Alors, d'où venait Gary, qui feignait de ne pas le savoir ? Bien qu'il n'ait jamais revendiqué cette appartenance, il faut revenir en Lituanie. La Lituanie, tiraillée entre la Pologne et la Russie, offre une émigration caractéristique d'un milieu dont la mère de Gary n'a peut-être fait que suivre le mouvement. Un mouvement qui débute dans les premières années du xx^e siècle. Ils sont nombreux, les artistes juifs passés par Wilno qui ont fui l'antisémitisme de la Russie tsariste et le ghetto qui s'opposait à leur vocation de peintre, à choisir la France, patrie de la liberté, Paris capitale de l'art. Soutine, Kikoïne, Krémègne, Lipchitz formeront avec d'autres l'école de Paris. De même que Kisling, originaire de Pologne, qui

s'engagera en 1914, comme Soutine, pour défendre sa patrie d'accueil.

Comme Gary en 1940. Comme Joseph Kessel.

L'exode loin de l'Europe de l'Est leur donne une nouvelle patrie.

S'il faut coller des étiquettes, Gary serait juif lituanien par son origine, mais plus encore par son destin, librement choisi, qui l'apparente à ses aînés des pays baltes dont le choix de la France ne fut pas celui du hasard.